

## Jacques Barrau : un naturaliste au milieu des hommes (1925-1997)

In: Journal de la Société des océanistes. 105, 1997-2. pp. 209-212.

---

Citer ce document / Cite this document :

Guille-Escuret Georges, Coiffier Christian. Jacques Barrau : un naturaliste au milieu des hommes (1925-1997). In: Journal de la Société des océanistes. 105, 1997-2. pp. 209-212.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jso\\_0300-953X\\_1997\\_num\\_105\\_2\\_2033](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jso_0300-953X_1997_num_105_2_2033)

---

# IN MEMORIAM

## Jacques Barrau : un naturaliste au milieu des hommes (1925-1997)

par Georges GUILLE-ESCURT \*

Jacques Barrau est de ces hommes dont l'absence est difficile à croire et dont il paraît absurde de devoir soudain parler au passé : l'hommage à lui rendre ici sera éprouvant pour beaucoup en ce qu'il nous condamne à entériner son départ, le 29 juin de cette année, au terme d'une maladie dont personne ne voulait envisager qu'elle parviendrait à emporter ce combattant intransigeant, malgré la multitude de séquelles laissées par d'anciennes batailles. Ceux qui l'ont connu garderont de lui l'image d'un personnage à part, forcément et magnifiquement incongru en une époque où, pour admirer la richesse et la force d'un être humain, il faut qu'on puisse y deviner, à la source, des ambiguïtés mesquines et des refoulements inavouables. Le grand inspirateur de l'ethno-écologie française n'aura pas été du genre à rasséréner ses contemporains par un étalage de contradictions désespérées. Pourtant, un apparent paradoxe anime en filigrane cette figure solitaire et solidaire, souriante et militante, retenue et résolue, discrète et sociable, rebelle et bienveillante : celui d'un être indissociablement pudique et chaleureux, dans sa science comme dans sa vie. C'est pourquoi il serait vain et choquant de s'employer à distinguer en lui le chercheur et le professeur du... Monsieur.

Né en 1925 dans la grande bourgeoisie coloniale de Nouvelle-Calédonie, où il passe son enfance, Jacques Barrau est lycéen à Marseille quand éclate la Seconde Guerre Mondiale : son engagement dans la résistance ne donne prise à aucune explication car lui-même semble l'avoir vécu comme une évidence. En 1942, il diffuse la presse clandestine de *Témoignage Chrétien* dans les rues de la cité phocéenne, en préparant le baccalauréat. Il a seize ans. Ayant gagné Toulouse pour commencer ses études, il entre dans un *Groupe Franc de Combat*. Il rejoint ensuite la mission *Jasmin*, liée au gouvernement provisoire d'Alger et, après la propagande et la lutte armée, connaît ainsi la troisième branche de la clandestinité : le renseignement. Arrêté au début de juin 1944 par la Gestapo, il est vite

emmené à Dachau dans le Train de la Mort et transféré quelques semaines plus tard, dans un camp plus petit, Neckarelz.

Confronté à cette expérience atroce, le jeune homme dévoile ses tendances profondes en utilisant la quête du savoir et l'observation comme des moyens de survie. Le dessin, ce support privilégié du témoignage pour un naturaliste, devient ainsi une sorte de bouée de sauvetage et la trentaine d'esquisses (récemment publiées) qu'il rapporte de son incarcération constitue aujourd'hui un document d'une éloquence exceptionnelle sur la quotidienneté de l'horreur vue de l'intérieur. Par ailleurs, sa formation politique succède à son engagement au cours de fréquentes discussions avec un codétenu, mineur au Creusot : il adhèrera au Parti Communiste Français après sa libération, s'en éloignera pendant quelques années (ayant constaté avec tristesse que son appartenance passée aux services secrets y était reçue comme un motif de suspicion), puis y reviendra à un moment où les intellectuels préféreraient en sortir.

Au sortir de l'enfer, Barrau reprend aussitôt ses études : en 1947, muni d'un diplôme d'ingénieur agronome et d'une licence ès sciences, il repart en Nouvelle-Calédonie où il se voit aussitôt offrir la direction du département de l'agriculture. Tout semblait alors destiner ce caldoche de bonne souche à une carrière brillante et tranquille. Cependant, il avait été marqué à Toulouse par un enseignement profondément stimulant et novateur en écologie — fort rare en France — qui l'amena à affronter deux dilemmes révélateurs. D'abord, entre l'agronome et le naturaliste : s'il conserve du premier un intérêt prononcé pour les plantes manipulées par l'homme, il préfère s'en remettre au second pour éclairer les logiques de reproduction des systèmes du vivant, refusant ainsi la frontière installée dans notre siècle entre une nature domestiquée dont l'étude reviendrait aux seuls techniciens et une nature sauvage dont l'observation serait l'apanage des « vrais » savants. La seconde ligne de fracture se

\* Laboratoire 191 du CNRS.

situé entre le rejeton du milieu caldoche et le chercheur scientifique : du point de vue écologique, la rationalité des comportements traditionnels des Kanaks impose manifestement sa supériorité à long terme face aux inquiétants gâchis de l'exploitation coloniale. La déportation n'a pas étouffé le rebelle : Barrau prend rapidement parti pour la culture mélanésienne contre l'arrogance de l'agronomie occidentale (et, plus largement, contre la domination française), ce nouvel engagement le menant tout... « naturellement » à l'ethnobotanique.

On comprend aisément que la tension avec les autorités administratives de l'île ne peut manquer de s'accroître : celles-ci se seraient sans doute accommodées d'un notable inutile aux curiosités ethnographiques inoffensives, mais elle supporte mal de voir ces enquêtes traduites en efforts pour alléger la misère d'une population parquée dans des réserves ridiculement étroites. En 1952, un rapport global et une ultime tentative pour agrandir l'une d'entre elles (enclavée dans une propriété latifundiaire où les bêtes à cornes disposent, pour leur part, d'un espace vital enviable) ne rencontrent qu'indifférence ou cynisme : la démission est inévitable.

Libéré de ce carcan, il se livre pendant quelques mois à une longue balade à travers les îles du Pacifique, menant par moments une vie de *beatnik* avant la lettre dont il gardera un délicieux souvenir et dont, en tant que naturaliste, il retirera un grand profit, ne serait-ce que pour sa thèse d'État : *Les plantes alimentaires de l'Océanie, origines, distribution et usages*, soutenue en 1957. Entretemps, il a été récupéré en 1952 par un organisme international, la *Commission du Pacifique Sud*, où l'ambiance est plus supportable. Ses premiers articles attirent l'attention, surtout dans les universités anglo-saxonnes. C'est aussi à cette époque qu'il rencontre André-Georges Haudricourt, lequel lui dédiera son fameux article sur la « civilisation de l'igname ». Un jour, ce dernier interrompit une conversation à bâtons rompus dans le Quartier Latin pour entrer soudainement dans une librairie dont il sortit après un instant en tendant à Barrau un gros volume rouge : *Dialectique de la nature* d'Engels..

Un dernier épisode significatif vient conclure ce long parcours initiatique avant la pleine maturité : son séjour à Yale comme professeur, en 1964-1965. La date revêt une double importance. D'abord, les universitaires se mobilisent contre une guerre du Vietnam qui est en train de tomber le masque : Barrau est en terre étrangère et il ne peut s'exprimer. Cela ravive un malaise ressenti un peu plus tôt en Nouvelle-Calédonie, quand un Kanak lui avait fait comprendre, amicalement mais sans faux-fuyant, qu'il n'y serait jamais tout à fait chez lui. Par ailleurs, la série de talents anthropologiques qu'affiche Yale à ce moment précis est réellement ahurissante : Sydney Mintz, Harold Conklin, William Sturtevant, Georges Condominas, etc., auxquels s'ajoute une brochette d'archéologues non moins impressionnante. Et, du côté des biologistes, George E. Hutchinson est en train de mettre la dernière main à sa théorie de la niche écologique. On ne peut s'empêcher de penser qu'une « école de Yale » aurait dû se former à cette occasion. L'anthro-

pologie y aurait probablement appris à concilier l'histoire et l'écologie, au lieu de les opposer. Hélas, la dispersion est aussi soudaine que massive : Barrau « rentre » en France comme sous-directeur au Museum National d'Histoire Naturelle, convaincu que les visées synthétiques ne doivent pas tolérer le diktat des préalables réductionnistes, et décidé à défendre cette motion du côté des sciences naturelles tout en ménageant des voies de communication fiables avec les sciences sociales. Cette démarche a été illustrée à merveille par ses travaux sur la « nature historique » des mangroves antillaises, et éclairée par quelques articles théoriques qui ont guidé une génération entière d'ethnologues.

Malheureusement, nul n'ignore que les dernières décennies ont préféré les modèles aux programmes, concentrant leur attention sur une vaste champignonnière de thèses spectaculaires traitant des rapports entre l'homme et la nature avec l'avantage commun de s'offrir aux discussions, jugements et prolongements sans se laisser vassaliser par la fastidieuse accumulation des informations nécessaires. Marginalisée par toutes sortes de forces d'inertie, voire par une hostilité idéologique, la carrière de Barrau s'immobilise définitivement : les institutions françaises n'ont jamais eu la moindre raison de croire que le ridicule pourrait leur être mortel. Se sachant respecté dans sa profession, hors de ce qu'il est affreusement (et tant mieux) convenu d'appeler les « instances décisionnelles », l'intéressé a vécu la chose avec une pointe d'ironie mais sans l'ombre d'une amertume. Et puis, au besoin, les témoignages d'admiration venus de terres lointaines (dernier en date, le Prix Cosmos 1994) auraient suffi à le rasséréner.

Il faut enfin évoquer le professeur qui se refusait à être un maître, le patron qui évitait l'autorité, celui qui savait enseigner sans diriger et dont l'art consistait à se mettre au service de ce qu'il pouvait pressentir d'original dans la démarche d'un élève. C'est le plus difficile, car c'est à cet endroit que le mélange « pudique et chaleureux » se révélait le mieux. C'est aussi là que la pénible obligation d'en parler au passé s'infilte avec la tentation d'aligner des anecdotes. Restreignons-nous à une seule : au sortir d'un cours que Robert Cresswell l'avait invité à donner dans le cadre du C.F.R.E., Barrau fut abruptement abordé par un étudiant enthousiasmé tenant à informer l'orateur qu'il venait d'être choisi pour directeur de thèse. Le naturaliste n'en parut pas spécialement bouleversé et ne reçut par la suite aucune nouvelle. Néanmoins, deux ans plus tard, quand l'étudiant se présenta à l'improviste (mais un peu plus timidement) à la porte de son bureau, le patron leva la tête, sourit et demanda si « on » pouvait commencer. Le trait le plus singulier de Jacques Barrau est sans doute qu'il critiquait de face et rendait hommage par derrière, passant beaucoup de temps à aider et soutenir une multitude de gens, mais n'en dépendant guère à le leur signaler. Les compliments et les « coups de main », dans le meilleur des cas, les bénéficiaires en étaient avisés par l'indiscrétion d'une tierce personne. Avouons-le, c'était quelquefois embarrassant : quelle attitude adopter devant les plaintes d'un jeune chercheur sur la faiblesse du sou-

tien apporté par l'ethnobiologiste quand, la veille, on a par hasard surpris celui-ci en train d'en défendre bec et ongles le dossier ?

Le parallèle est ainsi tellement flagrant entre la structure de l'homme et celle du savant que l'on ne sait plus si l'histoire personnelle a guidé l'histoire naturelle ou si la pensée a mené l'engagement. Contrairement à une attitude générale des biologistes de notre siècle, Jacques Barrau n'a pas observé la nature pour condamner notre espèce, ni pour la fuir. Il a regardé la variété du vivant au plus près de l'humanité, comme si c'était cette dernière qu'il voulait finalement discerner et comprendre par une infinité environnante de reflets. Non pas qu'il ait songé, à l'instar de tant de doctes confrères, révéler à la masse de ses congénères l'autorité d'une loi ancestrale et immuable nourrissant secrètement les souches de notre existence, ni qu'il ait désiré participer au grand congrès des prophètes diplômés dont le jeu consiste à lire dans les entrailles de la drosophile, les gémissements de la croûte terrestre, ou les saintes écritures de la cellule le destin inexorable de notre descendance : plus modestement, et au nom d'un espoir moins égocentré, il s'est engagé à rétablir les

histoires des hommes au sein de l'histoire naturelle et à impliquer une histoire de la nature dans l'histoire humaine. Il est rare qu'un personnage ressemble avec une telle authenticité à son savoir et à son action.

*Nos lecteurs n'auront pas oublié que Jacques Barrau fut aussi vice-président de notre Société pendant 10 ans, de 1972 à 1982, et que parmi ses nombreuses publications, il en est au moins trois qui resteront très longtemps une source de savoir et d'inspiration pour tous les océanistes. Rappelons-en les références ci-dessous :*

1962 *Les plantes alimentaires de l'Océanie : origines, distribution et usages*. Marseille, Université d'Aix-Marseille n° 71.

1965 « L'humide et le sec : an essay on ethnobiological adaptation to contrasted environment in the Indo-Pacific area », *Journal of the Polynesian Society* 74 : 329-346.

1967 « De l'homme cueilleur à l'homme cultivateur : l'exemple océanien », *Cahiers d'Histoire Mondiale*, vol. 10, n° 2.

*La Rédaction*



Jacques Barrau  
d'après photo Christian Coiffier, 1994

# In Memoriam Jacques Barrau

par Christian COIFFIER \*

Je ne retracerai pas la carrière et l'œuvre de Jacques Barrau, mais me contenterai d'évoquer quelques souvenirs personnels afin de témoigner de l'influence déterminante que ce naturaliste humaniste a exercée sur les jeunes chercheurs. C'est dans les années quatre-vingts que je fis sa connaissance alors que je suivais un séminaire du laboratoire d'ethnobiologie dans la célèbre salle Chevalier au Muséum national d'histoire naturelle. J'étais alors doctorant et je ne connaissais Jacques Barrau qu'à travers ses nombreux articles sur les plantes alimentaires de l'Océanie. J'imaginai me trouver en face d'un mandarin, mais je découvrais au contraire un homme, simple, chaleureux et affable avec les divers participants du séminaire, faisant profiter l'assemblée de sa grande expérience par de judicieuses remarques.

C'est seulement en 1986, sur recommandation de mon Directeur de Thèse, Georges Condominas, que je rencontrai Jacques Barrau dans son bureau de la rue Cuvier. Je rentrais alors d'une mission en Papouasie Nouvelle-Guinée avec des photos de végétaux divers que je désirais lui faire identifier. Je compris seulement plus tard que ce travail était hasardeux et peu scientifique. Pourtant Jacques Barrau ne dédaigna pas de se pencher sur le problème. Je lui laissais mes planches de photos durant quelques jours. Lorsque je revins le voir, la majorité des photos de végétaux était identifiée avec plus ou moins de précision, certes, mais cet exercice, qui avait dû prendre plusieurs heures de son emploi du temps, avait eu pour avantage de convaincre le débutant que j'étais de l'intérêt de constituer un véritable herbier lorsque je retournerais sur mon terrain.

Jacques Barrau me prodigua également d'innombrables conseils pratiques car il connaissait la Nouvelle-Guinée, berceau de nombreuses plantes alimentaires <sup>1</sup>, pour y avoir voyagé plusieurs fois lorsqu'il était encore jeune chercheur. Il me conseilla judicieusement de m'intéresser particulièrement aux plantes à fibres qui sont nombreuses dans le bassin du fleuve Sépik et utiles à de multiples usages pour les populations locales.

À mon retour de mission, avec un herbier de plusieurs centaines de spécimens, Jacques Barrau m'orienta vers les meilleurs spécialistes des instituts de botanique de Paris, de Leyden et de Kew, avec des lettres de recommandation. C'est ainsi que la majorité des spécimens de végétaux collectés furent identifiés. Ensuite, il sut trouver les mots pour m'encourager dans la phase finale de ma recherche jusqu'à la soutenance de ma thèse, pour laquelle il fut désigné comme président du jury <sup>2</sup>.

C'est ainsi que je garde le souvenir d'un homme toujours attentif lorsque je lui téléphonais au Muséum pour lui demander un conseil, une référence bibliographique ou une lettre de recommandation, alors que je le savais très occupé par de multiples projets éditoriaux. Comme André-Georges Haudricourt, disparu récemment <sup>3</sup>, Jacques Barrau fait partie de ces enseignants qui ont su transmettre à plusieurs générations de chercheurs l'intérêt primordial de l'étude scientifique des relations entre l'humanité et la nature pour l'avenir de la planète.

\* Laboratoire 191 au CNRS. Laboratoire d'ethnologie au Musée de l'homme.

1. Cf. Barrau, Jacques, 1965, Histoire et préhistoire horticoles de l'Océanie tropicale, *Journal de la Société des Océanistes*, Tome XXI, n° 21, pp. 55-78.

2. Cf. J.S.O. 1995, n° 100-101 (1-2), pp. 235-237.

3. Cf. J.S.O. 1996, n° 103 (2), pp. 317-318.